

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Auguste SERIEYX

A propos de l'intellectualisme oriental  
(Suite), partie II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 23, p. 170-173

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# A propos de l'intellectualisme oriental

(Suite)

## II

Avant d'opposer l'un à l'autre « Orient et Occident », dans le but louable de les amener à se mieux connaître mutuellement et à s'entendre, il y a lieu, croyons-nous, de rechercher avec un peu d'attention quelle acception doit être donnée à chacun de ces deux vocables, en procédant de préférence du connu à l'inconnu. On ne contestera pas que la notion de l'*Occident* est, à tout le moins, la mieux connue, ce qui ne veut pas dire qu'elle le soit suffisamment.

En quoi consiste au juste cet « Occident » dont l'*entente* avec l'Orient (et non la *fusion*) semble opportune et désirable ? Ici reparaît tout naturellement le mot « civilisation » que nous venons d'employer, faute de mieux. Ce serait donc la « civilisation occidentale » qui aurait beaucoup à apprendre de la « civilisation orientale ».

Une remarquable étude de Jacques Bainville, parue dans la *Revue Universelle* (1<sup>er</sup> mars 1922), renferme des vues très précieuses sur l'« Avenir de la Civilisation », qui s'appliquent à peu près exclusivement à la civilisation occidentale. Avec sa clarté éminemment française, l'auteur commence par rechercher une bonne définition du mot « civilisation » ; et il nous propose comme la meilleure celle de Charles Maurras : « L'état social dans lequel l'individu qui vient au monde trouve incomparablement plus qu'il n'apporte ». Capitalisation et tradition, nous dit Bainville, voilà deux termes inséparables de l'idée de civilisation. Sans doute, ce que l'on est convenu d'appeler la « science moderne » avec ses multiples applications (dont quelques-uns se montrent si fiers)

constitue bien une part non négligeable de ce capital : mais à qui fera-t-on croire que ce soit là l'essentiel de la civilisation occidentale ? On ne peut laisser passer l'affirmation de « l'importance que les Occidentaux attribuent à ces choses » (Orient et Occident, p. 138) sans constater que le mot « Occidentaux » est pris ici dans un sens limitatif, excluant tout ce qui pense véritablement et sérieusement en Occident. Confondre les « résultats théoriques de la science analytique » (p. 137), avec ce qui peut faire l'orgueil de la pensée occidentale, c'est procéder à une imprudente généralisation : et nous connaissons autour de nous assez de hautes intelligences « à qui tout cela fait l'effet d'amusements enfantins », sans qu'il soit besoin de les aller quérir au bord du Gange. Si telle est aussi l'idée des Orientaux à cet égard, l'entente avec ceux-ci est toute faite : il suffit que nous ne laissions pas confondre notre patrimoine intellectuel avec on ne sait quel Américanisme industriel fort grossier, qui n'a à peu près rien de commun. La pensée occidentale, greco-latine dans sa source et dans ses développements intellectuels, est essentiellement chrétienne, qu'on le veuille ou non, dans sa formation morale. Vainement on tente de dissocier ici le domaine moral de celui de l'intelligence pure : ce que l'on sépare momentanément, pour la commodité d'une discussion, se rejoint indissolublement dans les faits. Si les plus hautes spéculations métaphysiques ne peuvent rien nous apprendre sur le problème du bien et du mal, ni sur celui de la destinée éternelle de l'âme humaine, c'est qu'elles sont pour autant déficientes. Ces purs jeux de l'esprit, dont les philosophies païennes nous ont laissé des exemples, ne nous intéressent plus aujourd'hui que dans la mesure où nous y trouvons la trace de l'effort humain vers les conceptions de la divinité, que la théologie chrétienne devait corroborer au cours des siècles.

Nous sommes assez loin, on le voit, de cette identification de l'Occident, en bloc, avec les « progrès de la

science moderne » ou avec les « conceptions de certains philosophes européens » que nous trouvons, nous aussi, « bonnes tout au plus pour un enfant de huit ans », en quoi nous nous entendons parfaitement avec le sage Hindou dont M. Guénon nous cite (p. 141) la réflexion pleine de bon sens. Car le bon sens ne commence pas au-delà de l'Oural, ainsi que l'on serait tenté de le croire, si l'on faisait consister l'Occident dans ceux de ses représentants qui « comptent sur la propagande scientifique pour arriver à un rapprochement avec l'Orient » (p. 138).

Fort heureusement, la réalité est un peu différente : bien qu'authentiquement « Occidentaux », nous ne nous sentons aucun lien d'aucune sorte avec de tels « enfants de huit ans », entreprenant la capture des oiseaux en leur mettant un grain de sel sur la queue. Et, quand bien même il nous serait démontré que ces vaillants chasseurs ont pour eux le nombre (ce qui n'est pas impossible), nous répéterons une fois de plus que le nombre n'a rien à voir avec ce qui nous occupe présentement. Si les imbéciles font plus de bruit en Occident qu'en Orient, ce n'est pas notre faute : la qualité de ceux qui sont avec nous pour le constater donne la mesure de leur droit à se dire nos représentants. Et nous croyons répondre ici pleinement aux vœux formulés par l'éminent auteur d'« Orient et Occident », lorsqu'il réclame la constitution d'une élite : mais il va de soi que cette élite, qui existe déjà ainsi que nous venons de le dire, ne saurait se désintéresser, fût-ce au bénéfice d'une métaphysique supérieure, du point de vue moral, ainsi que l'a nettement observé M. Jacques Maritain dans l'entretien relaté par les *Nouvelles littéraires* (N° du 26 juillet 1924). Une métaphysique ne peut se dire « supérieure » à la philosophie que dans la mesure où elle se « surnaturalise » en quelque sorte, pour se rapprocher par cela même de l'idée de Dieu, de quelque nom que l'on décore l'Être, l'Absolu, l'Infini, etc. Abandonner cette position, sous prétexte que ce qui touche à la religion

serait « un élément sentimental et par conséquent secondaire », reviendrait à abdiquer le plus précieux apannage de la pensée occidentale, ce par quoi précisément elle se différencie de la plupart de ces philosophies plus ou moins « scientistes » avec lesquelles on la voudrait confondre.

En résumé, la « délimitation préalable » que l'Occident véritablement pensant doit chercher à établir, consiste d'abord dans une élimination radicale de tous les tenants plus ou moins avoués de cette « religion du progrès indéfini », de ce « fétichisme de la Science », survivants attardés des doctrines de ce siècle passé, auquel un spirituel contemporain a décerné son épithète définitive. Ainsi « décapée » de cette couche de clinquant, l'authentique pensée occidentale se replace d'elle-même sur le solide terrain de sa tradition, greco-latine pour l'« outillage », chrétienne pour la « doctrine » : ainsi armée, elle peut être confrontée sans désavantage avec la pensée orientale, et ne demande qu'à la mieux connaître. Les méthodes de l'une et de l'autre sont trop différentes pour qu'une « fusion » soit ni à redouter ni à espérer. Une « entente » est dans l'ordre des choses possibles sinon probables. Mais en aucun cas nous n'avons à prendre vis-à-vis de l'Orient une attitude diminuée et quasiment repentante, puisque nous ne participons en aucune manière à toutes les « pauvretés intellectuelles » dont une telle attitude serait la juste conséquence.

(A suivre)

Auguste SÉRIEYX.